



PLACE A DIEU!

La Famille Chrétienne.

VOL 4 — No. 2 — Juillet 1900.

—*****—

- D. 1. IV apr. Pent PRÉCIEUX SANG DE N. S. J. C. SOL. DES
SS. AP. PIERRE ET PAUL, *Kyr.* 10y.
II Vêp., mém. du suiv. du Précieux Sang (II Vêp.) et de l'oct.
de S. Jean-Bte.
- L. 2. Visitation de la Ste Vge, 2 cl.
- M. 3. S. Irénée, év, et ses SS. Comp. mart. (28 juin).
- M. 4. De l'octave des SS. Pierre et Paul.
- J. 5. S. Antoine Marie Zaccaria, confesseur.
- V. 6. Octave des SS. Apôtres Pierre et Paul.
- S. 7. SS. Cyrille et Méthode, évêques et confesseurs.
- D. 8. V ap. Pent. DEDICACE DES EGLISES DU DIOCÈSE. I cl.
Kyr. 2 ton. II. Vêp., mém. du suiv. et du dim.
- L. 9. S. Zénon, et ses SS. Comp., martyrs.
- M. 10. Les SS. Sept Frères, martyrs.
- M. 11. S. Michel des Saints, confesseur (5)
- J. 12. S. Jean Gualbert, abbé.
- V. 13. S. Anaclet, pape et martyr.

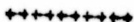
- S. 14. S. Bonaventure, évêque et docteur.
 D. 15. VI apr. Pent. Octave de la Dédicace. SOL. DU SACRÉ-CŒUR.
 Kyr. royal. II Vêp., mém. du suiv., de l'oct. et du dim.
 L. 16. Notre-Dame du Mont-Carmel, **dbl. maj.**
 M. 17. S. Alexis, confesseur.
 M. 18. S. Camille de Lellis, confesseur.
 J. 19. S. Vincent de Paul, confesseur.
 V. 20. S. Jérôme Emilien, confesseur
 S. 21. De l'Immaculée Conception.
 D. 22. VII apr. Pent. Ste Marie-Madeleine, pénitente. **Kyr. des**
dbls. Vêp. à cap. du suiv., mém. du préc., du dim. et de S.
 Liboire, év. et conf.
 L. 23. S. Apollinaire, év. et mart.
 M. 24. Vigile de S. Jacques.
 M. 25. S. Jacques, ap, **2 cl.**
 J. 26. STE ANNE, mère de la Ste Vge et patronne de la prov.,
 I cl. avec octave.
 V. 27. De l'octave de Ste Anne.
 S. 28. SS. Nazaire, Celse, Victor, martyrs.
 D. 29. VIII après Pent. SOL. DE STE ANNE. **Kyr. 2 ton. II.**
 Vêp., mém. du dim. seulement.
 L. 30. De l'oct. de Ste Anne.
 M. 31. S. Ignace de Loyola, confesseur.

SALUT A LA MERE TOUJOURS VIERGE.

LE vous salue, ô suave Vierge Marie, qui, sans douleur et sans la moindre altération de votre virginité, avez mis au monde et nous avez donné le divin Sauveur, au milieu des joyeux transports des Anges. O Vierge Mère, vous êtes le vrai temple de Salomon, vous êtes l'arche sainte et le propitiatoire de Dieu, vous êtes cette porte close qu'a vue le prophète Ezéchiel, vous êtes le jardin fermé et la fontaine scellée. Remplissez, je vous prie, mon cœur et tous mes sens de grâces célestes, qui renouvellent entièrement en moi le bon esprit et rendent ma vie agréable à votre Cœur maternel et à celui de votre divin Fils.

LE
SACRÉ CŒUR DE JÉSUS
 ET SES
Touchants emblèmes

Par le R. Père Edmond LETIERCE, S. J.



CHAPITRE PREMIER.

Qu'est-ce que le Sacré-Cœur ?

Cœur très sacré de Jésus,
 ayez pitié de nous.



ESSAYONS de dire le rôle du *cœur* dans l'homme et nous aurons dit son rôle dans l'Homme-Dieu.

I. Le *cœur* est avant tout cet organe placé au centre même de l'homme pour entretenir sa vie; il attire à lui le sang répandu dans le corps et il l'envoie épuré et rajeuni jusqu'aux dernières ramifications de l'organisme. Ce mouvement d'attraction et de propulsion est nécessaire à la vie; qu'il cesse un moment et c'en est fait de l'homme: il meurt. Telle est la première signification du *cœur*: il est principe de sang et organe de vie. Mais l'usage lui a fait une signification plus noble. Chez tous les peuples et dans toutes les langues, le *cœur* exprime les affections les plus délicates de l'âme; il est la générosité, la noblesse, la reconnaissance, la sensibilité, le dévouement: c'est l'ensemble de ces qualités qu'une mère loue dans son enfant quand elle dit: Il a du *cœur*: c'est leur absence qu'elle déplore lorsque, témoin attristé de son insouciance, elle s'écrie: Il n'a pas de *cœur*! Les hommes courageux et vaillants se distinguent par le *cœur*; et un homme s'étant rencontré coupable de toutes les bassesses, de toutes les lâchetés, de toutes les trahisons, de toutes les hypocrisies, Voltaire enfin, sa nièce, qui le connaissait, le cloua au pilori de l'histoire en lui jetant cette flétrissure: " Vous êtes le dernier des hommes par le "*cœur*".

Il est surtout un sentiment que le *cœur* est en possession d'exprimer plus que tout le reste: c'est l'amour; l'amour, de toutes

les affections la plus douce, celle dont les hommes et Dieu lui-même recherchent l'hommage; le *cœur* est synonyme d'amour.

D'où lui vient cet honneur? N'est-il qu'un symbole purement conventionnel? ou ce symbole est-il fondé sur la nature des choses? Le *cœur* humain est-il l'agent instrumental, l'organe de nos affections? Deux opinions sont en présence. L'une voit dans le *cœur* de chair, non le principe des affections de l'âme — ce principe est l'âme elle-même — mais comme l'instrument, le siège où ces affections reposent. Cette opinion a pour elle le suffrage universel, l'antiquité et l'universalité. " Il y a, dit le principal champion de l'opinion " contraire, il y a dans l'humanité une persuasion qui se révèle à " toutes les époques et chez tous les peuples, c'est celle-ci: la pensée " naît dans le cerveau, et c'est le *cœur* qui possède le sentiment ". Mais peut-être n'était-ce là qu'un préjugé sans écho dans le monde de la science? Non; le même auteur constate que toutes les écoles de philosophie et de médecine de l'antiquité étaient d'accord sur sur ce point avec le sens commun du vulgaire. L'histoire ajoute que cette unanimité s'est perpétuée dans les écoles catholiques jusqu'à ces derniers temps: elles ont cru que le *cœur* était l'organe des affections. Or, ce que le genre humain a cru, ce que toutes les langues expriment, ce que tous les siècles ont affirmé, ce qu'ont enseigné tous les docteurs païens et chrétiens, médecins et philosophes, ne serait-il qu'une pure illusion? Il y a plus: l'ancien comme le nouveau Testament attribuent au *cœur* les actes de l'âme affective. N'est-ce pas affirmer que le *cœur* ne pouvant pas être le principe du sentiment, en est au moins l'organe?

L'autre opinion ne donne au *cœur* qu'une mission, celle de manifester les phénomènes de la sensibilité affective; elle ne voit en lui qu'un indice passif de nos affections, un simple thermomètre et non leur véritable organe: cette opinion revendique pour elle les suffrages de la science contemporaine. Qu'un certain nombre de savants patronnent aujourd'hui cette opinion, nous n'avons pas à le nier; mais il est peu exact de dire que théologiens et philosophes ont déserté le drapeau de l'ancienne école. Beaucoup, et des plus illustres, lui sont demeurés fidèles; nous pouvons rester en bonne compagnie et croire que le *cœur* n'est pas détrôné par la

science, et qu'il garde son rôle dans l'alimentation de la vie comme principe du sang, mais aussi comme organe d'amour.

II. Il en est de même dans l'Homme-Dieu. Qu'est-ce que son *Cœur*? Il est le vivant calice hypostatiquement uni au Verbe, où coulèrent durant trente-trois ans les flots généreux du sang qui devait un jour opérer le salut du monde. Il est le moteur puissant par qui le sang divin était poussé jusqu'aux éléments les plus infimes du corps afin de les vivifier. C'est lui qui donne à ce corps sacré son accroissement normal et progressif, lui qui donne aux pieds de Jésus la vigueur nécessaire pour courir après la brebis égarée; à ses mains la force de se lever et de bénir; à sa voix, celle de faire entendre aux multitudes sa céleste doctrine. Enfin, c'est lui qui pousse dans les veines le sang de notre victime et le fait jaillir par toutes ses blessures.

Mais ce divin *Cœur* participe aussi aux émotions que ressent le Sauveur; la vue d'une infortune le fait tressaillir, la tristesse le resserre, la joie le dilate, l'amour le fait battre plus vite, il a ses élans et ses langueurs, il est l'organe des affections sensibles de Jésus comme le cerveau l'est de ses connaissances venues du dehors et recueillies par les sens. On conçoit, dès lors, que le *Cœur* de Jésus ait été choisi comme symbole de l'amour du Fils de Dieu pour les hommes, puisqu'il est l'organe sensible de cet amour. On conçoit aussi que Notre-Seigneur, montrant son *cœur* de chair à la B. Marguerite-Marie, ait pu lui dire: "Voilà ce *Cœur* qui a tant aimé les hommes", c'est aussi lui qu'il faut aimer.

III. Quel est donc l'objet de la dévotion au *Sacré Cœur*

C'est Jésus-Christ considéré dans la plus précieuse partie de son corps, son *Cœur* de chair, et dans la plus aimable de ses dispositions intérieures, sa charité pour nous. Le *cœur* est l'objet matériel et secondaire; l'amour, l'objet spirituel et principal de cette dévotion. Notre-Seigneur indiquait lui-même à sa servante ce double objet en lui disant: *Voilà ce Cœur*, objet matériel; qui a tant aimé, objet spirituel; et ces deux objets n'en font qu'un parce que nous voyons le *Cœur* symbole et organe de l'amour, et l'amour, symbolisé dans le *Cœur*.

Adorons ce *Cœur* victime d'amour, adorons ce *Cœur* de chair indissolublement uni au Verbe éternel, ce *Cœur* principe de vie pour la Sainte Humanité; ce *Cœur*, source du sang qui nous a rachetés; ce *Cœur* dont tant de fois l'amour précipitait les battements, ce *Cœur* qui palpète encore pour nous sur des milliers d'autels; ce *Cœur* aujourd'hui ressuscité et vivifiant qui réjouit les bienheureux!

Mais adorons aussi l'amour qui animait ses mouvements et présidait aux effusions du sang réparateur; adorons cet amour qui nous a donné notre victime, amour si délicat, si noble, si fécond, qui a trouvé pour nous la crèche, la croix et l'autel; adorons ce *Cœur* qui sauve le monde et donne la vie aux âmes.

(A suivre)

LE BABA.

— ... Madame.. il y a du mieux..

— Vrai.. docteur..? fait la mère un peu hésitante.

— ... La fièvre baisse, le bas d'un poumon se dégage; continuez les bains à 270, cataplasmes sinapisés matin et soir, et surtout, aucune nourriture... tenez l'enfant plutôt assis que couché... J'ai bien l'honneur de vous saluer, Madame!

Le mari accompagna le médecin sur le palier: "Eh bien...?"
Et il y avait une interrogation violente au fond de ses yeux.

Le docteur hésita, mécontent:

— Puisque je viens de vous le dire!...

— Oui; mais, la vérité... *vraie?*

— Pour me la reprocher ensuite!

— Non!

—... Et puis, à quoi bon!..

— Je suis un homme, je peux, je veux tout savoir!!

— Vous le voulez?

— Oui.

— Eh bien! votre enfant est perdu.

Et pendant que le médecin descendait lentement l'escalier, le malheureux père s'adossa à la rampe parce que les murs, la porte, la cage de l'ascenseur, les marches, tout semblait tourner, danser devant lui comme la ronde funèbre des trépassés...

* * *

Il rentra, blême, dans la déroute de l'appartement.

La place immense que tient le tout petit enfant au foyer de la famille, on la comprend quand, tout à coup, la maladie l'arrache à ses jeux et le jette là, le pouls toquant dur, les yeux enfiévrés, sur son petit lit où semble l'accompagner, silencieux et navré, le sourire de tous ses jouets.

On le comprend, quand on a vu son appartement en désordre : les fioles de toute nature, de toute grandeur, s'accumuler sur les tables, sur les chaises, sur la cheminée ; les parents, les yeux battus d'insomnie, oublieux d'eux-mêmes, errant dans les pièces vides, pour revenir obstinément auprès du petit lit : " On dirait que sa main est plus brûlante... ? regarde donc comme ses yeux sont brillants .. ? pauvre petit chou... si jeune !.. mon trésor, tu ne veux pas la quitter, ta maman... ? Ne dis donc pas cela interrompit le père... tu fais penser à l'impossible !..."

Et pour la centième fois on entoure le berceau, on regarde la toute petite chose, le cher petit être qui résume toute une famille avec son passé d'amour, ses espérances de bonheur ; et on se tord les bras d'impuissance devant ce frêle champ de bataille où se paie déjà la lourde, l'effrayante, la mystérieuse dette de la Douleur...

* * *

Ce jour-là, c'était le 5 avril 1900.

La mère, un peu rassurée par le docteur, priaît, le front sur le lit, quand le père revint.

Alors, lui aussi, se met à genoux... sans trop savoir ce qu'il va dire. Fils du siècle, correct mais sceptique, il ne croit plus depuis l'âge de 16 ans, et cependant il y a des jours où la prière est si bonne, que même le plus incrédule la regarde avec envie.

C'est ainsi que, voyant sa femme parler à Dieu de sa douleur immense, il se joint à elle presque par instinct. " Quand vous serez plusieurs pour demander quelque chose à mon Père en mon

nom, il vous l'accordera", a dit le Christ. Et les deux parents, à genoux devant le petit crucifix d'ivoire qui se penchait sur le berceau comme une protection, demandaient ensemble : " Mon Dieu, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de nous !... "

A ce moment, le père sentit le besoin de donner des gages à Dieu... de s'imposer quelque chose : " Si mon garçon guérit... je vous promets..... ?

Et il chercha ce qu'il pourrait bien promettre... une chose dure qui serait comme la rétractation de tout un passé d'indifférence coupable.

Alors, à haute voix, il dit : " Si mon fils guérit... femme tu vas être heureuse... je ferai... oui... dès cette année, je ferai mes Paques! "

Le lendemain, le docteur à ^{*}peu ^{*}près sûr de la mort, entre chez le concierge avant de monter :

— Eh bien..... ?

— Il va mieux... beaucoup mieux.....

— Pas possible !!

C'était pourtant si vrai que, dix jours après, par un chaud soleil de printemps, on vit au jardin du Luxembourg un frêle garçonnet de cinq ans, tout pâle, mais avec de grands yeux bleus, bien vivants, qui semblaient boire la lumière dorée et sourire au renouveau.

Le père suivait, encore bouleversé de l'angoisse des derniers jours... une angoisse à le rendre fou... ainsi ce vœu qu'il avait fait, indiquait bien son état d'esprit... un vœu insensé !... oh !... les enfants !... quelle puissance à leur faiblesse !...

Enfin, le cauchemar était fini ; maintenant, la raison pouvait parler, et les jours suivants le père raisonna son vœu.

D'abord, il écarta l'idée de la réalisation pure et simple... All'er communier, lui... un homme correct... un homme de gouvernement... un homme de l'Université?... allons donc !... Mais il ferait mieux et plus, car enfin il avait promis quelque chose.

Et, à partir de ce jour, tous les mendiants qu'il trouvait entre la rue de Rennes, la Sorbonne et le Luxembourg, furent des mendiants heureux : c'étaient des pièces blanches, qui tombaient dans

leur main avide ; le jour des Rameaux, le professeur paya son buis dix francs, son journal dix sous, et les garçons livreurs eurent pendant quinze jours des pourboires de rêves.....

Pourtant, la dernière ^{* * *} semaine de Pâques, une inquiétude étrange l'envahit tout entier : il avait promis, il devait tenir ! Promis à qui?... au Christ?... Il n'y croyait plus maintenant... mais il devrait au moins s'agenouiller dans un confessionnal, faire acte de bonne volonté... laisser au prêtre la responsabilité de l'arrêter en chemin..... Et lui... à genoux?... à Saint-Sulpice, au milieu de la foule ? Que penseraient les femmes de ses collègues?... Mais non..... on ne fait pas son Coppée à 32 ans !.....

Malgré tout, le matin du dernier dimanche il vint à l'église à jeun... Qui sait... ? si l'occasion le tentait... ? une bonne figure de prêtre... une chapelle vide... ?

Mais brusquement, au milieu de la nef, une révolte dernière l'envahit, le dernier assaut de la lâcheté ; il tourne le dos, sort ; et, pour couper court à tout, entre chez un pâtissier, prend au hasard un gâteau... un baba au rhum, et le mange avidement... De cette façon il n'est plus à jeun, et enfin l'irrésolution éternante est à jamais finie !

Et, comme il s'essayait les ^{* * *} doigts en regardant les passants il vit venir à lui son fils..... son Jean, un joli petit blond qui donnait la main à sa bonne pour traverser la rue. Le père toussa pour se faire remarquer.

En effet, l'enfant le vit, lui fit un bon geste, et montrant son père à la bonne : " Papa !.. bon papa qui mange de..."

Il ne finit pas : une voiture de laitier arrivant au grand galop de la rue de Rennes déboucha sur l'enfant et avant qu'il eût le temps de faire un mouvement, le pauvre petit avait la poitrine broyée sous les roues terribles, et la voiture s'éloignait à fond de train, ferrailleuse et brutale, vers la gare Montparnasse.....

Le père ne bougea pas. Et maintenant on le croit fou, car, à chaque instant, il s'arrête au milieu de la conversation, et il dit en vous regardant avec des yeux hagards : " Mon fils.. c'est moi qui l'ai tué !.....

PIERRE L'ERMITE.

SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE.

Au lendemain du jour où Jean-Baptiste de la Salle a reçu les honneurs suprêmes de la canonisation, il ne sera pas inutile de donner publicité à l'hommage que le directeur de la REVUE DES DEUX MONDES rendait dernièrement aux Frères des Ecoles chrétiennes.

Dans un de leurs pensionnats, à Passy, près Paris, avait lieu, le 11 mars 1900, l'assemblée annuelle des anciens élèves formant partie du Cercle des Frères-Bourgeois.

M. Brunetière, qui avait été invité à cette réunion, y prononça une remarquable allocution de circonstance.

J'en détache ce bon fragment :

“Aujourd'hui plus que jamais, peut-être, il y a lieu d'aller chercher dans les glorieuses traditions du passé des directions que rien n'a remplacées; et puisque j'en crois voir de salutaires dans l'histoire de ce grand Institut des Frères des écoles chrétiennes, il ne vous semblera pas inopportun, je l'espère, il vous semblera même naturel et obligé que j'essaie de dire — oh ! très brièvement, très insuffisamment, — ce que j'admire et ce que j'aime avec vous en vos maîtres.

C'est donc en premier lieu le caractère POPULAIRE OU SOCIAL de leur œuvre, et, en effet, n'est-ce pas eux qui se sont avisés, les premiers, il y a de cela deux cents ans, qu'une société bien réglée n'est tenue plus étroitement d'aucun devoir que de répandre et de faire pénétrer partout le bienfait de l'instruction ? Ce qui n'était avant eux réservé qu'à une petite élite, les compagnons et les fils du bienheureux de La Salle ont voulu que les plus humbles en pussent également profiter. Et, en vérité, Messieurs, mettant à part quelques exceptions, si personne de nous, ici présents, n'a sans doute besoin de remonter bien haut dans sa modeste généalogie pour y retrouver le paysan ou l'ouvrier, il n'est donc personne de nous, dans notre société moderne, qui ne doive quelque chose, directement ou indirectement, à l'œuvre des Frères des écoles chrétiennes. N'ayons pas peur des mots, et ne nous soucions que de les bien définir : je ne connais pas d'œuvre plus DÉMOCRATIQUE

que celle des Frères des écoles chrétiennes, et d'abord, vous et moi, c'est, n'est-ce pas, ce que nous en aimons ?

Car, s'il y a une fausse démocratie, qui ne consiste qu'à poursuivre la chimère d'une impossible et dangereuse égalité des conditions, il y en a une autre, et une vraie. C'est celle qui consiste à nous rappeler sans cesse, tous tant que nous sommes, au souvenir de notre origine commune ; c'est celle qui consiste à étendre et à resserrer les liens de la solidarité qui nous lie ; et comme la goutte d'eau qui du fond des océans vient étinceler un jour à la crête écumante des vagues, c'est celle qui consiste à favoriser, dans les sociétés humaines, la perpétuelle ascension des humbles vers les sommets et vers la lumière. Qui, mieux que vous, mes très chers Frères, a pressenti l'avènement de cette démocratie, et qui, plus que vous, y a contribué ? Votre œuvre est là pour nous répondre, je veux dire vos élèves, et, partout où vous avez passé, la transformation qu'ont opérée vos écoles.

J'en dirai la grande raison, qui est qu'en aucun temps, ni sous aucun prétexte, vous n'avez séparé ni disjoint ces deux choses inséparables : l'instruction et l'éducation. Ce n'est pas la science seulement que vous avez développée chez vos élèves, mais vous vous êtes attachés d'abord à former les consciences. Des savants, s'il se peut, mais d'abord des hommes, d'honnêtes gens, des hommes de cœur ! Et quand les passions de l'heure présente seront quelque jour apaisées, il faudra bien qu'on y revienne, à cette primauté de l'éducation morale et religieuse ; et déjà, si ce n'était un reste de respect humain, que de gens ne demanderait pas mieux que d'y revenir ! J'ai raconté quelque part l'histoire de ce haut fonctionnaire de l'instruction publique qui, ne sachant plus très bien ce qu'il devait penser de son œuvre, convoqua quelques amis chez lui pour les inviter à chercher le moyen, sans effaroucher le conseil municipal et les Chambres, de réintroduire le nommé Dieu dans les écoles. On n'y trouva naturellement rien ! Dans les écoles comme partout, le " nommé Dieu " ne saurait être remplacé que par lui-même. Soyez remerciés, mes très chers Frères, et soyez-le par ma voix, — au nom de tant de gens qui pensent comme moi, mais qui ne l'osent pas dire, — soyez remerciés de n'avoir jamais sé-

paré l'instruction de l'éducation, ni l'éducation de la religion qui en est et qui en sera toujours la seule base et la seule garantie !

Car cette préoccupation vous a-t-elle empêchés de donner tous vos soins, toute votre ardeur, tout votre dévouement aux progrès de l'instruction ? Non ; et encore ici, c'est vous que je retrouve, vous et vos idées, vos méthodes à vous, à l'origine de tant de choses que nous croyons avoir inventées. Animés de l'esprit DÉMOCRATIQUE et social que je disais tout à l'heure, c'est vous qui avez posé le principe de la gratuité de l'enseignement. Que dis-je ! Vous avez lutté pour le maintenir contre plus d'un gouvernement ou plus d'une politique ; et où donc ai-je lu le récit de la résistance pu'il vous a fallu faire au ministre qui voulait vous obliger à percevoir, pour légère qu'elle fût, une rétribution de la famille de vos élèves ? Vous avez triomphé depuis lors ; mais nous avons bien le droit de rappeler à vos adversaires que votre générosité a précédé, et sans doute inspiré la leur !

Et les cours d'adultes, et les cours du soir ? Et tous ces moyens, tous ces secours, toutes ces leçons pour prolonger et continuer l'école au delà des limites que lui impose trop souvent l'obligation de vivre ? Qu'est-ce donc que ces œuvres POST-SCOLAIRES dont on fait depuis quelque temps si grand bruit ? et l'extension universitaire ? et ces " universités populaires " ? Une " université populaire " ! Mais vous en êtes une, vous messieurs du cercle des Francs-Bourgeois, et, si je m'en rapporte à ce que j'entendais tout à l'heure, vous en êtes même une où l'agréable et l'utile se mêlent. Et aussi bien messieurs, pour donner à ces œuvres POST-SCOLAIRES le développement qu'elles comportent, il ne suffit ni de l'argent ni du temps que nous y pouvons dépenser, nous, hommes du dehors, qui avons autre chose à faire, qui ne pouvons vous donner en quelque sorte que nos loisirs, qui avons d'autres devoirs à remplir ! mais il y faut un dévouement comme celui de vos vénérables maîtres ; il faut cette flamme qu'on n'apporte qu'aux choses où l'on peut se mettre tout entier ; il y faut, pour donner à ces œuvres la consécration de la durée, non seulement des individus, mais un corps, un grand corps qui en fasse l'objet de son activité ; et de-

puis deux cents ans l'Institut des Frères des écoles chrétiennes a été ce grand corps.

C'est aussi lui qui le premier a conçu l'idée, et déterminé la constitution de ce qu'on appelle l'enseignement moderne... Mais ici, messieurs, permettez moi de faire une réserve. Je suis, et j'en ai dit plus de vingt fois mes raisons, je suis et je serai toujours grand partisan des HUMANITÉS. Je suis de ceux qui croient qu'il y aura toujours, pour des français, une vertu singulière et unique dans l'éducation latine. C'est aux sources latines qu'il nous faudra, je le crois, nous retremper toujours. Mais je ne méconnais point pour cela les conditions nouvelles que la vie nous a faites en ce siècle ; je ne m'en plains même pas, ce qui serait d'ailleurs parfaitement inutile ; et je dis en tout cas, puisque c'est de l'histoire, que tout ce que l'on a fait depuis vingt-cinq ou trente ans, pour donner à l'enseignement, tant secondaire que primaire, un caractère plus pratique, pour l'adapter à ces conditions nouvelles de vie, on n'a fait que l'emprunter aux Frères des écoles chrétiennes.

(De la Vérité de Québec)

LA PERSECUTION EN CHINE.

Extrait d'une lettre de Mgr Reynaud, Lazariste.

Le Tai-Tcheou est un district qui nous donnait plus que des espérances, le mouvement des conversions était général, les chapelles surgissaient comme par enchantement sur les divers points du territoire et nous recrutions partout de fervents néophytes. Puis, tout à coup, l'orage s'est déchainé, accumulant les ruines. Le démon, jaloux de nos conquêtes, a trouvé pour se venger des émissaires dociles, entre autres un ancien pirate, dont le nom, Ing-wang-té, signifie, par une ironie, amère : INC AUX DIX MILLE VERTUS !

Ing-wang-té, après avoir porté la cangue comme chef de brigands, s'était soumis pour la forme, tout en conservant des relations secrètes avec les bandits du pays. Son unique préoccupation était de ne pas tomber entre les mains des mandarins, et il se dit que, s'il se faisait chrétien, il pourrait peut-être échapper à leurs

poursuites. Il fit plusieurs fois, à ce sujet, des ouvertures aux missionnaires, qui le ménageaient comme on ménage un voisin dangereux. Il fallut cependant lui faire comprendre que jamais il ne serait admis comme catéchumène tant qu'il ne changerait pas de vie.

Alors Ing-wang-té jeta le masque ; à la tête de nombreux séides, il parcourut la campagne, pilla et rançonna les chrétiens, sacagea et incendia nos chapelles. Ses troupes arboraient d'immenses étendards rouges qui portaient ces mots : " Protéger le royaume, exterminer la religion. "

* *

Au lieu de réprimer ces attentats et d'étouffer la révolte dans son berceau, les mandarins se firent complices des brigands, leur fournirent des renseignements, des armes perfectionnées, des munitions, tous les moyens, en un mot, de nous faire impunément le plus de mal possible.

Assuré de l'appui des magistrats, enivré par ses succès faciles et impunis, Ing wang-té eut le vertige ; il rêva de nouveaux triomphes, et, comme il n'y avait plus de chrétiens à piller ni de chapelles à brûler, il tourna ses armes contre l'autorité, s'attaquant aux troupes régulières, qui, au lieu de l'arrêter, avait favorisé sa campagne contre nous. Il dévalisa les douanes, pilla les camps, ouvrit les prisons, etc. Menacés personnellement, les mandarins trouvèrent alors toute leur énergie pour le poursuivre et n'ayant pu le prendre, ils achetèrent un pirate qui le livra. Quelques jours après, le scélérat était publiquement exécuté en compagnie de son frère Ing-wang-lin, qui avait partagé sa révolte.

Cette sévérité tardive aurait pu mettre fin aux troubles, sans une mesure perfide des autorités, qui jugèrent à propos d'informer le peuple que les deux frères Ing n'avaient pas été punis pour leurs méfaits à notre égard, mais à cause de leur révolte contre les mandarins, et qu'aucun autre coupable ne serait poursuivi.

Cette garantie officielle d'impunité rendit l'audace aux bandits, un instant intimidés, et ils recommencèrent, avec une nouvelle rage, en toute sécurité, leur œuvre de haine et de violence con-

tre les chrétiens plus éloignés, qui avaient échappé aux premiers brigandages.

* * *

Les représentants de la France font preuve d'un dévouement et d'une énergie dignes d'éloges pour nous protéger. Nous avons perdu 14 chapelles qui nous rappellent les 14 stations d'un chemin de croix aussi long que douloureux. De plus, 1400 familles ont été pillées. Voilà bien des ruines à relever, bien des larmes à sécher.

* * *

Un jeune chrétien a été horriblement mutilé. Les bourreaux lui ont arraché les yeux et coupé les nerfs des pieds ; il ne vit plus que pour souffrir. Un autre, un pauvre malade qui n'avait pu s'enfuir, arraché brutalement de son lit, fut traîné à la montagne et enfermé vivant dans un tombeau. Les bandits, pour le priver de tout secours, avaient eu l'horrible précaution de lui fermer la bouche, les yeux et les oreilles avec un mélange de boue infecte.

La dernière victime tombée sous les coups de la haine est un catéchiste âgé de 30 ans. A trois reprises différentes il avait pu échapper à la mort décrétée contre lui par les brigands ; puis, un jour, vendu par un misérable, il finit par tomber entre leurs mains et aussitôt, lacéré de coups, il eût la tête tranchée, et son cadavre mutilé fut coupé en morceaux. Il était connu de tous les missionnaires sous le nom d'Abel qui convenait bien à sa figure candide.

On lui avait donné ce nom parce que, jeune enfant, le meurtrier d'Abel l'avait vivement impressionné et qu'il en parlait toujours. Hélas ! lui aussi, il devait avoir un Caïn, et ce Caïn est un malheureux que la justice de Dieu semble poursuivre, car, atteint subitement d'un mal étrange, trois fois il a fait offrir des sacrifices aux mânes de sa victime sur l'emplacement où il l'a frappée.

Cependant, au milieu de mes larmes, je dois bénir Dieu, qui nous a épargné des coups plus sensibles. C'est bien la Providence qui nous a sauvé MM. Lepers, Nuien, Wilfinger, dans des circonstances vraiment critiques. Ils ont vu la mort de près : que de fois ils ont failli mêler leur sang à celui de leurs néophytes, après avoir partagé leurs angoisses et leurs dangers.

Si aucun d'eux n'est tombé sous les coups des assassins, ce n'est pas la haine qui a fait défaut, ni l'occasion qui a manqué, mais une main cachée est toujours venue à leur secours. Cependant leur tête est encore mise à prix, et leur résidence de Haymen, où ils sont enfermés depuis une longue année avec de nombreux chrétiens fugitifs, ressemble à une prison peu sûre. Puisse-t-elle du moins ne pas devenir un tombeau !

PRIÈRE DU SOIR.

La prière du soir en commun est le principal acte de la vie religieuse dans la famille. Cette habitude chrétienne attire de nombreuses bénédictions sur les maisons qui y sont fidèles, et produit une grande union entre tous les membres de la famille.

Mais il importe que cet acte religieux et solennel soit fait avec dignité, piété et recueillement. Autant est émouvante et profitable une prière récitée gravement et dont on comprend toutes les paroles ; autant, malheureusement, on se dégoûte de ce saint exercice lorsque la personne qui récite la prière du soir bredouille, prononce mal et passe des mots ou même des phrases entières. Ce n'est plus alors une prière, ce n'est plus un acte religieux, ce n'est plus un hommage rendu à la souveraine majesté de Dieu ; c'est une formalité gênante, dont on veut se débarrasser au plus vite et que bientôt on omettra avec facilité.

Au contraire, la prière bien récitée laisse une telle douceur dans l'âme qu'on a hâte d'en voir revenir le moment et qu'on ne la trouve jamais trop longue.

S'il est important d'insister sur l'utilité de réciter la prière du soir en famille, il importe encore bien plus, à notre avis, de faire comprendre la nécessité de la *bien réciter*.

C'est dans ce but que plusieurs prêtres ont demandé à *l'Imprimerie Jeanne d'Arc*, d'imprimer la prière du soir sur des cartons d'un format commode, que l'on peut suspendre auprès du crucifix, et avoir toujours sous la main au moment de se mettre en prière.

Les Servantes de Jésus-Marie se sont rendues à ce désir et peuvent maintenant mettre ces cartons à la disposition des familles chrétiennes et de Messieurs les curés qui veulent en recommander l'usage à leurs paroissiens.

J. M. Servulus, prêtre.

Prix des cartons (7 x 11 pouces) avec anneau doré pour suspendre.

Un	5 centins.	(postage 3 centins).
12	50 " "	franco.
25	\$1.00	" "

S'adresser à la Rév. Sœur économiste des
Servantes de Jésus-Marie,
à Jeanne d'Arc, (Aylmer-Est). P., Q.

BONNE PREUVE.

Voici une courte, mais frappante démonstration de l'excellence de la religion.

Un pieux aumônier de prison dit un jour à ses " paroissiens " :

— Mes bons amis, quand vous étiez dans le monde, vous avez entendu dire beaucoup de mal de la religion ; il vous est peut-être arrivé d'en parler mal vous-mêmes. Cependant une chose est certaine : c'est que, si vous aviez toujours pratiqué ce que la religion commande, vous ne seriez pas ici !

LE CAP DE LA MAGDELEINE

ET LE PELERINAGE A

Notre Dame du T. S. Rosaire

Nous donnons, sous ce titre, quelques extraits d'une lettre pastorale de Monseigneur l'évêque des Trois-Rivières, sur la dévotion au Très-Saint Rosaire.

Une dévotion, si puissante pour le salut, devait assurément recevoir tous les encouragements de l'Eglise et être enrichie de ses plus précieuses indulgences. Elle l'a été, en effet, et avec une prodigalité, dont aucune autre dévotion ne peut se réclamer. La liste des indulgences du saint Rosaire vient d'être révisée par ordre du Souverain Pontife, et revêtue de l'approbation Apostolique. Elle forme un trésor sans cesse ouvert à la piété des fidèles, et dont on pourra faire bénéficier même journellement les saintes âmes du purgatoire.

Ces faveurs du Saint Siège, N. T. C. F., nous amènent à vous signaler, en vue de vous rendre encore plus facile la pratique du saint Rosaire, un lieu de pèlerinage privilégié, où cette belle dévotion fleurit d'une manière admirable, et qui nous semble devoir être dans notre diocèse, selon les vues de la Providence, un foyer toujours ardent de piété et d'amour envers Marie. Nous voulons parler du Sanctuaire du Cap de la Magdeleine, voisin de Notre ville épiscopale. Nul doute que la Mère de Dieu ne voit avec une prédilection marquée ce petit sanctuaire, qui, placé sur les bords de notre grand fleuve, en domine hardiment les flots, comme pour nous dire comment Marie domine les flots agités de la mer de ce monde. Depuis au-delà de deux cents ans, la Confrérie du Saint Rosaire existe dans cette humble chapelle, et, s'il fut un temps où, par suite de circonstances défavorables, cette dévotion fut quelque peu languissante, avec quelle ardeur ne s'est-elle pas réveillée depuis une trentaine d'années! Un saint prêtre était là, présidant avec zèle aux destinées de la paroisse. La Vierge du Rosaire était toute sa confiance, et son petit sanctuaire, pauvre et vieilli, recueillait les trésors de la foi et de la piété de ce dévoué pasteur. Au pied de l'autel de la Mère de Dieu, il réunissait les vœux de son

peuple, les gémissements des affligés et les supplications des malheureux. La Sainte Vierge sourit à sa foi simple et à sa confiance invincible. Il obtint faveur sur faveur, si bien que l'on se mit à venir de l'étranger, pour participer aux grâces qui s'échappaient non seulement de la chapelle, mais même des roses et des cierges du Rosaire. Quelques années avant que Dieu le rappelât à lui pour lui donner sa récompense, ce dévot serviteur de Marie, dans le but d'obtenir une grâce extraordinaire, fit vœu de conserver intacte la petite église, même quand le nouveau temple, devenu nécessaire pour les besoins, de la paroisse, serait livré au culte. La faveur fut obtenue d'une façon qui tient du prodige, et l'humble sanctuaire, triomphant d'une ruine qui l'avait menacé, continua d'abriter les pieux enfants de Marie et les fidèles dévots au saint Rosaire. C'est même depuis cette date que cette modeste chadelle est devenue un lieu de pèlerinage proprement dit. Le Saint-Siège l'a enrichie de précieuses faveurs spirituelles. Chaque année 30,000 à 40,000 pèlerins la visitent, et s'en retournent chargés de grâces spirituelles et temporelles, en même temps que couverts de la protection de la Vierge Immaculée.

Le curé actuel a hérité des vertus de son prédécesseur, et particulièrement de son zèle, pour le culte de Notre-Dame du saint Rosaire. Il a été maintes fois aidé dans le passé par les dignes fils de St. François, établis au Commissariat de Terre-Sainte. Il le sera encore plus à l'avenir par suite d'un arrangement, que le zèle et le dévouement de ces bons Pères nous a permis de faire avec eux, et en vertu duquel une bonne partie de leur travail et de leurs efforts sera, pour un temps indéterminé, consacrée au développement et à la desserte de ce lieu de pèlerinage. Ce sera, nous n'en doutons pas, N. T. C. F., une bonne nouvelle à vous apprendre que désormais, quand vous vous rendrez au charmant sanctuaire du Cap, pour y satisfaire votre piété, vous y trouverez, outre le pieux et dévoué curé de la paroisse, le Père Frédéric, dont la réputation de science et de vertu vous est connue, et le Père Augustin qui le seconde avec zèle et succès.

Pour Nous, Nous concevons de cette nouvelle organisation de grandes espérances, car il y a là une coïncidence, qui rappelle un

fait des plus remarquables. Voici ce fait tel que rapporté par l'historien Rohrbacher: " Saint Dominique eut à Rome une joie bien vive: ce fut d'y voir saint François. Ces deux hommes que Dieu suscitait dans le temps pour la gloire de son nom et de son Eglise, ne se connaissaient pas. Tous deux habitaient Rome à cette époque, et il ne paraît pas que le nom de l'un eût jamais frappé l'oreille de l'autre. Une nuit, saint Dominique étant en prière, selon sa coutume, vit Jésus-Christ irrité contre le monde, et sa Mère qui lui montrait deux hommes pour l'apaiser. Il se reconnut pour l'un des deux; mais il ne savait qui était l'autre, et le regardant attentivement, l'image lui en demeura présente. Le lendemain, dans une église, on ignore laquelle, il aperçut sous un froc de mendiant la figure qui lui avait été montrée la nuit précédente, et, courant à ce pauvre, il le serra dans ses bras avec une sainte effusion, entrecoupée de ces paroles: Vous êtes mon compagnon, vous marcherez avec moi, tenons-nous ensemble, et nul ne pourra prévaloir contre nous. Il lui raconta ensuite la vision qu'il avait eue, et leurs cœurs se fondirent l'un dans l'autre entre ces embrassements et ces discours. Cette sainte amitié entre les deux fondateurs a continué jusqu'à présent entre les deux ordres. Chaque année à Rome, le général des Franciscains, assisté de ses frères, officie à la fête de Saint Dominique chez les Frères Prêcheurs, et le général des Dominicains à la fête de saint François chez les Frères Mineurs. Les uns et les autres chantent ensemble cette antienne: *Le séraphique François et l'apostolique Dominique nous ont enseigné votre loi, ô Seigneur!* "

Dans le modeste sanctuaire du Cap de la Magdeleine, cette antienne pourra aussi se répéter, car il y aura là avec l'œuvre de Saint Dominique le travail assidu des fils de saint François. La sainte Vierge semble de nouveau présenter ces deux hommes à son Fils, pour apaiser sa juste colère, en remédiant aux maux de notre société, et il nous est permis d'entendre saint Dominique dire une seconde fois à saint François: Vous êtes mon compagnon, vous marcherez avec moi, tenons-nous ensemble, et nul ne pourra prévaloir contre nous.

Vous aimerez, N, T. C. F., à visiter souvent ce lieu particulièrement favorisé de la protection de Marie; vous y conduirez vos

malades et vos infirmes, pour qu'ils soient guéris, vos affligés de toutes sortes, pour qu'ils soient consolés et soulagés, vos enfants pour que la Vierge bénie les conserve purs au milieu des souillures du monde. Quand nos âmes, refroidies au contact des choses terrestres, ou épuisées peut-être par les épreuves de la vie, seront devenues languissantes ou sans souci du salut, venez avec confiance rencontrer la Reine du ciel dans ce sanctuaire qu'elle aime ; exposez-lui vos inquiétudes et vos craintes ; dévoilez-lui vos misères, et munissez-vous en sa présence du chapelet, qui est l'arme toujours victorieuse de ses enfants. Ces pieux voyages, faits dans un grand esprit de foi et de charité, vous porteront toujours bonheur : on ne touche jamais le surnaturel et le divin, sans se sentir moins terrestre et plus accessible aux choses du ciel et de la vertu.

O puissante Reine du Rosaire, vous avez voulu marquer ce petit coin de terre qui nous avoisine, des effets de votre pouvoir et de votre bonté, de manière à nous y donner en quelque sorte un rendez-vous habituel. Nous voulons entendre votre voix, et répondre à vos désirs. Nous nous réunirons aussi fidèlement que possible dans ce vénérable sanctuaire du Cap, où vous nous enseignerez à goûter la sainte pratique du Rosaire, à l'aide de laquelle il nous sera facile de bien vivre et de bien mourir.

.

A ces causes, le saint nom de Dieu invoqué, Nous avons réglé et ordonné, réglons et ordonnons ce qui suit :

1^o Jusqu'à décision contraire de Notre part ou de Nos successeurs, la dévotion au Saint Rosaire dans Notre diocèse aura son centre en la paroisse du Cap de la Magdeleine.

2^o Le Curé de la dite paroisse sera, pendant le même laps de temps, le Directeur diocésain de cette dévotion.

3^o Les Révds. Pères Franciscains du Commissariat de Terre-Sainte auront jusqu'à nouvel ordre, et de concert avec Mons. le Curé de la paroisse, la charge et la desserte du sanctuaire dédié à Notre-Dame du saint Rosaire, ainsi que la Confrérie du même nom, et de l'œuvre des pèlerinages. Ils sont présentement revêtus de tout pouvoir et de toute juridiction à cet effet.

Deux pèlerinages à Ste Anne de Beaupré.

L'Archidiocèse d'Ottawa aura comme les années précédentes, ses deux pèlerinages à Ste Anne de Beaupré. Ils sont sous le patronage de Sa Grandeur Mgr. l'Archevêque et sous la direction de Monsieur l'Abbé Forget, curé d'Embrum, et du Revd. Père Dominique Jacques, Dominicain, curé de St Jean-Baptiste d'Ottawa.

Le premier aura lieu les Samedi et Dimanche 7 et 8 Juillet, et le second, les Mardi et Mercredi 7 et 8 Août.

Les deux pèlerinages se feront en chemin de fer par les deux lignes du Pacifique jusqu'à Ste Anne.

L'horaire est tout autre que celui des années précédentes, et offre de grands avantages pour les pèlerins. Le voyage se fera de jour, et les pèlerins pourront passer 18 heures à Ste Anne de Beaupré. Le voyage en chemin de fer sera plus court, le séjour à Ste Anne sera plus long, et les dépenses de voyages seront moins élevées.

Le prix du billet pour les pèlerins d'Ottawa, et des environs est de \$ 3. 50 ; moitié prix pour les enfants.

Tous les billets sont bons pour quinze jours : du 7 au 21 Juillet, et du 7 au 21 Août. Billets en vente à toutes les gares, et sur les trains le jour du pèlerinage.

Tous les fidèles de l'Archidiocèse d'Ottawa sont invités à y prendre part.

Pour plus de renseignements lire les programmes qui seront distribués dans les campagnes.

†
IHS

Le 5 Juillet la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne "

Je soussigné A. J. Hamelin, demeurant à Montréal, déclare n'avoir jamais été appointé comme agent des Servantes de Jésus-Marie demeurant à Jeanne d'Arc ; et autorise les dites Révérendes Sœurs à faire quel usage elles voudront de la dite déclaration.

Montréal, le 6 Juin, 1900.

A. J. HAMELIN.

PRIÈRE AUX JOURNAUX DE REPRODUIRE

Sur Première Hypothèque.

PAR

JEAN GRANGE.

Que faisait de ses gros revenus M. Verrier ?

Telle était la question que se posait M. Louis Verrier, son neveu, tous les jours, et depuis plusieurs années.

C'était de notoriété publique. Lorsqu'il avait quitté la banque, un peu avant la soixantaine, M. Verrier possédait cent vingt mille francs de revenu, en terres, maisons sises à Paris, et valeurs de premier ordre et de tout repos.

Il était démontré à son neveu et unique héritier que l'ancien banquier retiré dans son château du Touteix, ne dépensait pas plus de vingt mille francs pour son train de maison. Les aumônes devaient atteindre le même chiffre ; M. Verrier était aussi généreux et charitable que pieux. Son neveu savait qu'il donnait chaque année trois mille francs aux pauvres de M. le Curé, deux mille francs à l'asile des vieillards, deux mille francs à l'école chrétienne des garçons et autant à l'école des filles de la paroisse, mille francs au denier de Saint-Pierre, mille francs à la Propagation de la foi, mille francs à l'église de Montmartre ; avec cinq mille francs environ pour les secours sollicités par lettres et les menues aumônes quotidiennes, on arrivait au total de vingt mille francs.

Que faisait le vieillard des quatre-vingt mille francs annuels qui lui restaient ?

A quelques amis qui le lui avaient demandé, moitié en riant et moitié sérieusement, l'ex-banquier avait répondu :

— Je place mon argent sur première hypothèque.

Même réponse avait été faite au neveu, qui, lui aussi, en termes adroits et discrets, avait demandé des nouvelles des revenus.

— Sois tranquille mon garçon ; je place mon argent sur première hypothèque.

Très bien ! mais les amis, et le neveu surtout, cherchaient partout ces hypothèques et ne les trouvaient pas.

Un de mes amis, jeune docteur en droit, aussi aimable que savant, m'a assuré que chez les Grecs et les Romains l'hypothèque n'était autre chose qu'un bâton que le créancier plaçait sur l'immeuble de son débiteur. Défense était faite, sous peine d'amende et de prison, de déranger ces bâtons-là. Nos hypothèques modernes sont plus solides, grâce aux études de notaire, à l'enregistrement et aux bureaux des conservateurs.

(à suivre.)

CITRINELLA.

Breuvage rafraîchissant et hygiénique.

Citrinella peut se prendre en tout temps : avant le repas, c'est un apéritif ; après le repas, c'est un digestif.

Trois ou quatre verres de **Citrinella**, par jour, procurent un grand soulagement dans le cas de rhumatismes, et souvent même la guérison complète.

Citrinella est aussi un calmant dans les accès de fièvres.

Manière d'en faire usage.

Mettez le contenu d'un paquet rouge et d'un paquet blanc dans un verre *sec*, puis versez rapidement de l'eau bien fraîche plein le verre, et buvez pendant l'effervescence.

N. B. Si vous aimez à y ajouter un peu de sucre, faites fondre le sucre dans l'eau avant de la verser sur les poudres.

Prix de Citrinella.

12	cachets, (rouges et blancs)	25	centins, franco par la malle.
60	“ “ “ “	§	1.00 “ “ “ “
500	“ “ “ “	“	5.00 post. non compris.

S'adresser à la Révd. Sœur Econome des
 Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc,
 Aylmer-Est, P. Q.

RESTEZ CHEZ VOUS.

Par PIERRE L'ERMITE.

CHAPITRE V.

(suite.)

Au bout d'une semaine, chacun avait repris ses habitudes.

M. Valmont avait déposé le chapeau de paille claire, changé ses vêtements de flanelle blanche pour une tenue plus grave, tel qu'il convient à un digne notaire de province.

Mme Valmont avait ouvert tous ses placards, vérifié avec Catu les vêtements, les provisions, puis avait commencé ses visites chez ses bonnes amies de Noyon, toutes très curieuses de savoir par le menu l'histoire de Clément, qu'on embellissait d'avance d'incidents tout à fait merveilleux.

Quant à Blanche, elle avait voulu garder tous ses crabes, bien qu'ils fussent aussi morts que possible. Elle les parquait dans un coin du jardin qu'on lui avait jadis abandonné à fonds perdu. Elle tenait tant à ses souvenirs de la côte, que c'est tout juste si elle consentit à céder un galet à Got qui voulait le peindre et s'en faire un presse-papier. Malheureusement, Tom, qui gardait toujours rancune aux crustacés, eut l'idée malheureuse d'apporter ses anciens ennemis au milieu du salon. M. Valmont, rentrant sur ces entrefaites, fut surpris de l'odeur plus que maritime qui se propageait dans les escaliers.

En homme logique, il fit une enquête, à la suite de laquelle Jupinet, le jardinier, enterra les deux douzaines de crabes dans le fumier. Blanche fut atterrée et se retira en pleurant dans sa chambre. Clément alla la consoler : " ne pleure pas comme ça, j'irai t'en chercher d'autres... des crabes !... "

Il ne savait pas trop où, le pauvre enfant, mais il eût bien usé ses jambes jusqu'aux genoux pour sécher toutes les larmes présentes et futures de sa petite amie. A tout hasard, il alla faire une scène à Tom qui lui lécha toute la figure en signe de réconciliation.

D'ailleurs, la vie calme de province allait à sa bonne petite nature délicate et aimante. Mme Valmont le traitait comme son véritable enfant. Elle l'avait habillé aux mêmes couleurs que Blanche, et, chaque matin, après leur café au lait, quand Got venait les prendre tous les deux pour aller à la messe, soit dans la jolie chapelle des Dames de Noyon, soit à la cathédrale. on se retournait pour les regarder passer, tant ils laissaient après eux un parfum de jeunesse, d'innocence et de beauté. Got, la bonne Got, en était tout heureuse ; et lorsqu'à l'église elle les avait installés sur leurs prie-Dieu, qu'elle leur avait trouvé leur page dans leur petit paroissien, mis leur sou dans la main pour la quête, elle sentait passer en elle un frisson de plaisir, quelque chose comme si elle avait été leur mère selon la chair : et, bien que leurs chaises fussent rapprochées, elle aurait voulu ces enfants plus près encore, réunis jusque dans son cœur.

A l'entrée et à la sortie de l'église, Clément pressait le pas pour arriver le premier, tremper sa petite main dans l'eau bénite, et en offrir gentiment, en bon cavalier, à ses deux dames. Puis on allait au marché, faire les provisions, avec Catu, et à midi seulement on voyait M. Valmont.

Il entrait sans se faire jamais attendre, se mettait à table, savait être bon, même rieur, malgré son caractère naturellement grave et les préoccupations de son étude.

Aussi Clément se sentait-il heureux à ses côtés ; déjà il avait fait son nid au milieu de toutes ces affections. Parfois même il passait sa main sur ses yeux, se demandant dans son imagination d'enfant s'il ne rêvait pas, s'il était bien le petit naufragé du mois dernier, si Got ou Mme Valmont n'étaient pas une forme nouvelle de sa mère, si Blanche n'était pas sa vraie sœur ; d'autant plus que, pour couper court à beaucoup de choses, on prenait l'habitude, à Noyon, de l'appeler du nom de son protecteur, c'est-à-dire : **" Clément Valmont "** tout court.

Plusieurs fois pourtant, le soir surtout, quand toute la famille était réunie au jardin ou dans le salon, on surprenait dans ses grands yeux noirs quelque chose comme une interrogation toujours posée ; et dans son attitude générale, des manières douces, affectueuses, puis subitement effarouchées.

Cette vie dura de longs mois..... tout un hiver, pendant lequel on se serrait au coin du feu en faisant de la musique..... et des projets pour le lendemain. L'institutrice de Blanche, une vieille dame de l'ancien régime, venait, tous les matins, donner des leçons de français, et deux fois par semaine, conduisait Clément à Compiègne faire des mathématiques chez un ancien professeur de collège, qui avait déjà les enfants des meilleures familles de Noyon.

Le soir, entre une heure et 4 heures, quand le temps était beau, on allait faire de longues promenades dans les environs, aux ruines de la vieille abbaye d'Ourscamp, à Carlepont, au légendaire château de Coucy, dont Got connaissait par cœur toutes les histoires. Plusieurs fois, pendant l'hiver, M. Valmont, qui se rajeunissait au contact de cette jeunesse, patina avec toute la famille dans les prairies inondées qui entourent Noyon. Puis, au retour, jusqu'à 7 heures, chacun travaillait ferme : les petits doigts de Blanche trottinaient laborieusement sur les touches du piano que Got lui désignait avec une longue aiguille à tricoter ; la tête de Clément se remplissait, non sans effort, des dates de l'histoire de France ; M. Valmont, dans son étude, vérifiait les écritures des clers..... jusqu'au moment où Tom, envoyé par Catu, venait aboyer joyeusement à la porte de tout le monde, annonçant, avec sa grosse voix, que la soupe fumait dans la salle à manger et qu'il ne fallait pas la laisser refroidir!.....

Telle fut leur vie pendant deux ans. Et ce bonheur tout intime semblait devoir durer toujours, et se développer encore, tellement il était naturel, logique, tant il paraissait une conséquence rationnelle de la vie simple, exempte de fièvre, remplie de charité et de travail, telle que le bon Dieu la désire, lorsqu'une circonstance imprévue, une parole étourdie, tombée de la bouche d'une femme insignifiante, vint tout interrompre et tout détruire.

C'était par une jolie journée de printemps, la nature toute entière semblait tressaillir sous un chaud soleil d'avril, et les Valmont en avaient profité pour organiser une excursion aux grottes du Siméon qui dominent la petite ville.

Or, juste au pied de la montagne, Tom, qui marchait en éclaireur, se mit à aboyer, puis on entendit une grosse voix en colère :

“ Veux-tu te sauver vilain criard..... Ah ! attends un peu..... tu vas faire connaissance avec mon parapluie !! ”

Le notaire courut en avant, et aperçut les “ Cassoneau ”, une famille retirée à Noyon depuis un an, et qui les précédait, l'air ennuyé, dans le même chemin. Le mari avait fait fortune à Paris dans la chicorée, mais s'était presque fait ruiner dans les sucres, où il avait eu affaire à des gredins plus intelligents que lui.

Dans le pays, les gamins qui connaissaient, et son parapluie, pour en avoir éprouvé maintes fois la solidité du manche, et son odyssee industrielle, pour l'avoir entendu raconter par leurs parents, l'appelaient irrévérencieusement “ Cassonade ”. Et, quand le vieux passait au bout de la rue de l'Evêché, les enfants de chœur étaient sûrs de leur effet lorsque, s'embusquant derrière un contrefort de la cathédrale, ils lui criaient : “ Ohé, Cassonade, ohé !!..... ”

D'ailleurs, Tom aussi lui en voulait..... Pourquoi ? il n'en savait rien, ni personne non plus, mais les bêtes ont parfois de ces pressentiments.

Toujours est-il que la rencontre n'était qu'à moitié agréable aux Valmont ; mais le chemin était étroit, et la correction du notaire absolue ; deux choses qui forcèrent les groupes à fusionner un instant.

Pourtant, au bout de quelques centaines de mètres, M. Valmont, désireux de recouvrer sa liberté, affecta d'être inquiet sur le sort de Blanche, disparue en avant avec Tom, et pressa le pas en s'excusant.

Les Cassoneau se rabattirent alors sur les deux dames qui montaient lentement en se donnant le bras. Clément, très occupé à chercher des violettes, fermait la marche.

Arrivée à mi-côte, Marguerite Valmont s'arrêta, et, tout essoufflée, montra, du manche de son ombrelle, la vallée qui s'étendait à perte de vue jusqu'au bout de l'horizon. Le printemps avait semé dans la plaine les teintes si délicates de sa palette ; les arbres en fleurs semblaient être de magnifiques bouquets piqués capricieusement sur un tapis de mousse où se nuançaient à l'infini toutes les gammes du vert. Et, au milieu de cette végétation enco-

re toute fraîche, la cathédrale profilait sous le ciel bleu ses tours majestueuses. Toute la petite ville de Noyon se pressait à ses pieds dans un silence absolu ; à peine si quelques fumées, montant tout droit dans les airs, révélaient la présence de l'homme ; et dans le lointain, l'Oise semblait une écharpe brillante, déroulant la fantaisie gracieuse de ses plis pour encadrer le paysage.

“ Est-ce beau, tout cela!!!... ” murmura Mme Valmont à sa voisine avec un geste d'admiration.

Mme Cassoneau, en sa qualité d'ex-Parisienne, ne se refusait pas les petits airs de supériorité à l'égard des provinciales qui **croient encore que c'est arrivé!!!**... Aussi, se fut avec un mouvement de tête très délibéré qu'elle répondit en souriant : “ Oui... et non, chère amie... car au fond tout cela manque d'entrain et même de vie ! C'est très joli à voir une demi-heure, mais ensuite cela fait bâiller.

— Mais dans une demi heure, le spectacle aura changé, fit observer Got ; la nature ne paraît toujours la même qu'à ceux qui n'ont pas l'habitude de l'observer, qui ne comprennent rien à ses mille voix. Vous dites que cela manque de vie, mais écoutez donc, vous entendrez la vie sourdre partout, sous chaque brin d'herbe, et jusque dans les plus anciens nids qu'abritent nos vieilles tours.

— Bah ! moi, j'appelle ça couper un cheveu en quatre et bâtir un raisonnement sur une pointe d'aiguille, répliqua M. Cassoneau. La vraie vie, c'est le mouvement, le commerce, l'industrie ; quand les cheminées fument, quand les machines marchent...

— Que le Louvre, le Bon Marché, les théâtres regorgent de monde, que les cochers de fiacres circulent, voilà la vie continua la petite femme ; la vraie vie, celle qui vous fouette le sang, stimule l'énergie, vous force à vouloir arriver..... tandis qu'ici c'est la mort, la mort lente, envahissante..... d'ailleurs, l'herbe pousse dans les rues de Noyon comme dans un cimetière. Ah ! si nous avions les rentes que nous devrions avoir, nous aurions racheté la raffinerie de Larbroye, nous aurions établi à Noyon une fabrique de noir animal, et vous auriez vu la vraie vie !..... Enfin, fit-elle d'un ton de regret !..... mais au moins vous n'allez pas appliquer vos théories sur votre petit Clément, et l'an-

nihiler en province, demanda-t-elle en se tournant brusquement vers Mme Valmont ?

— Pourquoi pas ? s'écria Got déjà toute tremblante.

— Parce qu'il ne saura jamais rien faire de ses dix doigts, dit-elle en scandant toutes ses paroles..... et comme il n'a plus un sou vaillant.....

— Mais nous en avons, nous, interrompit Mme Valmont.

— Ah ! s'il coupe en deux la part de Blanche, c'est différent ! ! mais alors ce n'est guère chevalier, et je soupçonne que votre petite fille ne bénira pas toujours la charitable idée que vous avez eue de lui offrir un frère !..... "

Elle disait cela d'un ton ricaneur, détaché, sans faire attention qu'un enfant debout, derrière elle, l'écoutait tout pâle, les lèvres tremblantes, comme si chacune de ses paroles allait bouleverser toute sa vie, et qu'un rêve, quel beau rêve !..... se flétrissait comme les pauvres petites fleurs qu'il écrasait sans y penser dans ses petits doigts crispés !

CHAPITRE VI

" M. Jupinet !..... où est donc Zidor ?

— Sais pas, Mademoiselle, " répondit respectueusement le jardinier, du haut de son échelle.

" Qu'est-ce que vous attachez-là ?

— Je prépare le lierre qui va joliment marcher avec le soleil qu'il fait. "

Marguerite Valmont réfléchit quelques instants en appuyant le bout de son ombrelle sur la pointe de sa bottine ; puis, comme si elle prenait une résolution difficile, elle commença à partir résolument : " Quand Zidor reviendra, vous lui direz de venir me voir chez moi, vous entendez ?

— Oui, Mademoiselle. "

Et elle s'en alla.

Zidor..... c'était Isidore, le fils du jardinier. Son nom avait été décapité par Mme Valmont, toujours hostile au rassemblement de plus de deux syllabes, mais la bonne humeur du brave garçon ne s'altérait pas pour si peu de chose.

Gros, Gras, d'une bonne couleur de pêche bien mûre, mangeant bien, buvant mieux, dormant excellemment, Catu l'appelait parfois Boniface..... car il l'était..... sur toutes les faces!.....

Il avait quinze ans. un an de plus que Clément, mais il en paraissait dix-sept, tellement il était droit, bien planté comme un chêne robuste, poussé en pleine terre, sous le grand soleil.

Lorsque Clément était à côté de lui, leur groupe aurait pu tenter un peintre ou un sculpteur pour un allégorie symbolisant la délicatesse et la force.

Fort, il l'était Zidor! Pas un fils de cultivateur dans la campagne de Noyon ne s'annonçait physiquement comme lui pour conduire les chevaux de labour et tracer droit le sillon.... et malgré cela..... faut-il le dire? cet enfant n'aimait pas la terre!..... Pourtant, il était né d'elle!... né pour elle!

C'était elle qui l'avait fait large et robuste, avec un sang bien rouge dans les veines. Dans son ascendance, il ne comptait que des fermiers, des paysans, des cultivateurs, tous forts comme les chênes du Siméon, et dont le plus chétif, le plus *ch'ti*, comme ils disaient, était mort à soixante-quatorze ans, assommé en plein champ par un coup de soleil, au milieu de la moisson!

D'ailleurs, il n'avait pas toujours eu cette antipathie du sol, et Jupinet aimait à raconter l'entrain avec lequel son héritier, l'année dernière encore, le suivait à la culture, lui aidait déjà à faire les jardins, mênait tout seul les chevaux à l'abreuvoir dans la ferme de son oncle.

N'était-ce pas en juillet dernier qu'il accompagnait les moissonneurs, fanant avec rage, vivant de leur vie, dormant avec eux à l'ombre des meules, buvant leur piquette, se faisant aimer de tous pour sa force et sa belle humeur?

Et puis, un jour, pendant l'automne, il vit revenir au Riault, tout à côté de chez lui, un de ses camarades de classe, parti aussitôt après sa Première Communion à Paris. Tout de suite, il se sentit inférieur à lui; quelque chose lui dit que l'autre avait monté là-bas dans la capitale, pendant que lui restait à la même place dans la société. croupissant au milieu des animaux sur le même fumier.

Long et fluet, portant bien son uniforme de chasseur dans un caté du boulevard ; très **emparisiané** aussi lorsqu'il se mettait en civil, Eugène Nanglard en imposa beaucoup à son jeune camarade d'autrefois. Avouons-le, il n'eut pas l'air d'abuser de sa position, et se montra bon garçon.

Pendant les quinze jours de congé qu'il passa **au pays**, il venait presque tous les jours demander à **Monsieur** Jupinet la permission d'aller se promener avec **Isidore**. Le vieux Jupinet, bien que très pressé, n'avait pas le courage, qui sait?..... peut-être pas le désir de refuser, malgré les craintes de sa femme, toujours tremblante comme toutes les mères.

Plusieurs fois même, il y avait eu des scènes chez les Jupinet, à cause du " Parisien. "

" Tu vas voir, disait-elle souvent, il va lui mettre un tas d'idées dans la tête, qui le rendront malheureux après, quand le Nanglard sera reparti.

— **Tais-té** donc, la mère, le gas ne pense point à aller à Paris. . et quand même? qui sait si là-bas il ne serait pas plus heureux? La terre est rudement basse, tu sais la mère, depuis quarante ans que je la travaille!.....

— C'est toi qui faut te taire!..... C'est-y pas une misère d'entendre dire de pareilles choses à un homme de ton âge!

— Hum! Hum!!..... on y gagne de l'argent à Paris, ça, y a pas à dire non! ainsi, un journalier d'ici gagne quinze sous pour sa journée, tandis que le gas à la Michau, que Cassonnade a fait entrer au gaz, y gagnait jusqu'à un demi-louis.

— **Tais-té**, répliquait la vieille, avec leurs quinze sous et le lait de leur **bique**, et les **tartouffes** de leur champ, ils sont plus heureux dans leur petite cabane que tes ouvriers logés dans des casernes avec des voisins dessus, dessous, des concierges, sans de la bonne air comme ici.....

(à suivre)